Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 14

Artikel: Lettres inédites
Autor: Rambert, Eugène / Vautier, Aug.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223186

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lettres inédites.

NOUS devons à l'amabilité de M. le juge fédéral Paul Rambert le plaisir de publier quelques lettres inédites de son père. Sans toucher aux sentiments intimes du domaine familial, ces lignes prouvent la solidité des affections d'Eugène Rambert: on y trouve, sous une grande cordialité, la franchise de paroles dictée par l'estime et la confiance qu'il accorde à ses amis.

La première lettre, adressée au colonel Melley, commandant de la gendarmerie vaudoise, est un appel en faveur de la *Société académique* dont l'écrivain jetait les bases, et qu'il désirait étendre au-delà des limites universitaires. Réalisée pour une courte période, son idée allait être reprise en des temps meilleurs pour aboutir à la formation de la société actuelle : la graine semée devait germer à son heure.

Les deux autres lettres sont écrites au peintre Eugène Burnand. Et c'est aussi de la peinture que fait Rambert : peinture à coups de plume, comme dans les *Chants d'oiseaux* et dans les *Alpes Suisses*, où ces pages trouveraient sans peine leur place, en particulier la description des combats de vaches dans le Valais et celle de Chanrion.

Passer de là au domaine de l'art, de la lumière, de la couleur, de Rembrandt, c'est logique : Rambert dit ses impressions, ses critiques, ses suggestions. C'est la matière de la première lettre à Eugène Burnand.

A côté de l'œuvre accomplie, il y a celle de demain : l'auteur l'évoque avec enthouiasme dans sa seconde lettre : c'est, à Chanrion, la vie intime de deux amis, capables de se compléter l'un l'autre, et de faire jaillir en commun l'œuvre belle et féconde née du contact avec la nature de deux bons esprits, de deux grands cœurs. Ces derniers mots sont le jugement de notre génération : ni Rambert, ni Burnand n'auraient songé à se les appliquer.

La mort a empêché Rambert de réaliser son beau projet, dont nous bénéficierions aujourd'hui, sans doute. Mais l'exposé qu'il en fait dans sa lettre est déjà plus qu'une promesse : c'est un début de réalisation. Rambert nous laisse sur un désir.

Aug. Vautier.

Lettre à M. le colonel Melley.

Hottingen, près Zurich, le 9 avril 1868.

Mon cher Colonel,

Pardon si je vous fais injure. Depuis huit ans que j'ai quitté Lausanne, j'ai perdu l'exacte notion de votre grade. Vous étiez alors major, si je me rappelle bien ; vous pouvez être devenu maréchal. Dans le doute, je vous institue colonel, et si je vous fais tort au point de vue de la hiérarchie militaire, soyez bien sûr que je ne vous fais pas tort au point de vue de cette autre hiérarchie, dont les degrés ne s'expriment pas par des grades, mais par des rangs qui tiennent à une distinction naturelle de l'esprit et du caractère.

Donc, colonel ou maréchal, je vous prends par le bouton — je me les rappelle bien, vos boutons, ils sont irréprochables — et je vous demande pourquoi vous n'entrez pas dans notre société académique.

Je ne vous le demande pas pour votre compte particulier, mais pour le compte d'une certaine catégorie de personnes dont j'attendais de l'appui et qui ne m'en donnent pas. Je distingue trois générations parmi les hommes plus ou moins politiques du canton, 1830, 1845 et 1861. Les vétérans de 1830, race noble, me font presque totalement défaut. *Pidou* se tait. *Muret*, mon ami particulier, m'écrit qu'il a enfin trouvé l'*Alnus hybrida* au bord de je ne sais plus quelle gouille. *Fabre* ne bouge pas. *Vulliemin*, également mon ami, oublie dans ces circonstances de faire prononcer son nom devant moi, comme il dit. Des hommes beaucoup plus jeunes que je rattache néanmoins à ce groupe parce qu'ils en ont la physionomie, le vieux chic vaudois, un esprit grave et malicieux, un patriotisme sans phrases, vrai et spirituel, et dont je vous crois un des types, me tiennent également rigueur. Il y a là quelque chose que je ne m'explique pas, faute d'être sur les lieux. Ce problème m'a préoccupé. J'ai cherché quelqu'un qui me donnât le mot de l'énigme, et finalement j'ai jeté sur vous mon dévolu. La faute en est un peu à Mme Melley ; j'ai pensé qu'elle du moins m'écrirait, elle qui a pris tant de part à l'ancienne vie littéraire vaudoise, et qui en a conservé l'habitude et le goût de la plume.

Quant à vous d'abord, mon cher colonel, je vous envisage comme un homme indispensable à notre société. Nous sommes là, des révisionnistes, des 45, des Eglise nationale, des Eglise libre, prêts à nous embrasser, ce qui est une excellente position pour se mordre. Vous sentez bien qu'il nous faut un gendarme.

La société sera convoquée dans le courant du mois de mai, et débutera par 200 membres *au moins*. C'est le plus curieux mélange qu'on puisse imaginer. Aujourd'hui, je reçois l'adhésion de deux employés de la poste et d'un relieur. J'ai des vignerons. Les caves de Montreux ont ouï parler d'une société académique en formation. Morges se distingue. A Aubonne tout le tribunal se met de la partie, et l'huissier regrette de ne pas oser s'y joindre. Rolle m'envoie dans ce moment 18 adhésions. Echallens boude : les rives du Talent nous sont favorables. Gimel a du zèle. Moudon ne va pas trop mal, malgré la Broie. Le mélange des partis est aussi curieux que celui des localités. Perrin et Ruchonnet m'épaulent, et je reçois par leur intermédiaire des listes où figurent des noms de l'Eglise libre ! ! Il n'y a que votre groupe de Vaudois antiques qui a trompé mes espérances. Pourquoi ? Un malentendu se cache là dessous. Ruffy, que je tâchais de convertir à mon projet, Ruffy, ce fin connaisseur du peuple vaudois, m'a solennellement prédit dans les souterrains de ses caves que je n'aurais pas dix adhésions, et m'a déclaré qu'il fallait être poète pour rêver une institution pareille dans un pays comme le nôtre — je le lui relancerai, son poète. — N'était-ce pas à vous tout d'abord qu'il appartenait de le démentir ?

Il est vrai, l'ancienne vie vaudoise n'est plus possible. Le pays a changé de face. Mais encore faut-il travailler avec les éléments qui s'y trouvent.

Je suis bien hardi, mon cher. Toutefois, si je vous prends ainsi au collet, ce n'est pas, malgré les farces que j'ai pu dire plus haut, pour vous introduire de force dans notre association, mais pour avoir l'explication d'un phénomène qui me surprend. Peut-être abusais-je de votre complaisance. Je puis tomber sur un moment où vous avez à courir tout le canton ; mais je compte sur Mme Melley pour quelques lignes au moins. Je tâcherai de me faire vif et de comprendre à demi-mot, pour lui épargner les longueurs. Tenez compte de ma position. J'entreprends une œuvre à laquelle j'attache de l'importance, et n'étant pas sur les lieux, je n'en vois pas toutes les difficultés. Il faut bien que quelqu'un me les dise et c'est pourquoi, fort d'une vieille amitié, je vous mets à réquisition.

Adieu, mon cher, et croyez-moi votre tout dévoué,

E. Rambert.

Lettres au peintre Eugène Burnand.

I.

Fluntern, près Zurich, le 13 janvier 1881.

Mon cher,

Puisque mon sujet vous a plu, je m'en vais vous en indiquer un autre, auquel je ne crois pas que jamais peintre ait pensé, pas même Ritz, à Sion, quoiqu'il fût bien placé pour faire les études nécessaires. Dans plusieurs districts du Valais, le jour où les vaches montent à la montagne, on les fait battre, après quoi l'on proclame la reine. Cela se passe à la mi-juin environ, c'est-à-dire quand le grand troupeau se forme par la réunion de plusieurs petits troupeaux qui ont commencé par tondre les pâturages inférieurs. Toute la population est sur pied, endimanchée. On fait halte à la place convenue, traditionnelle, la même depuis un nombre X de siècles. C'est toujours une prairie unie, une sorte d'arène naturelle, avec des mélèzes ordinairement dans le voisinage. On se range autour, et l'on amène les bêtes deux par deux. Il y a des juges du camp, et tout se passe avec une régularité parfaite, sauf que Valaisans et Valaisannes ne tardent pas à s'animer comme bien vous pouvez croire et que les bêtes ne leur cèdent en rien. Elles comprennent tout de suite de quoi il s'agit, et elles y mettent un point d'honneur, un acharnement, une passion dont on n'a pas l'idée. Quiconque n'a pas vu ça ne sait pas ce que c'est qu'un animal. Cette vieille coutume a une raison d'être. Le propriétaire de la reine jouit de certains avantages à la montagne, avantages suffisants pour être recherchés, et c'est une sorte de prime offerte à celui qui aura la vache la plus forte : la plus forte est censée devoir être la plus belle. Il faut aller voir cette scène dans le val d'Hérens, parce que c'est là qu'il y a le plus fin bétail. Vous savez combien elles peuvent être jolies, ces petites vaches du Valais. C'est aussi là qu'on attache le plus de prix à avoir une reine, et que la tradition de ces sortes de tournois existe dans sa force et dans sa pureté primitives. Et puis, vous connaissez les costumes et le type dans la vallée d'Hérens, et vous voyez de Versailles [1], avec vos yeux d'artiste, ce que peuvent être ces groupes d'hommes et de femmes, celles-ci dans leurs plus gracieux atours, quand l'étincelle électrique s'en mêle, et que la passion, après un certain nombre de joûtes, passe des bêtes aux gens pour repasser des gens aux bêtes. Et les longs visages des battus, et les éclats de rire dans les moments grotesques, car il y en a toujours, et l'intérêt dramatique qu'excitent les luttes suprêmes, entre les deux ou trois derniers vainqueurs. Ce n'est certes pas le pittoresque qui manque à une scène pareille, ni l'imprévu, ni l'originalité caractéristique, ni le charme antique et naïf, ni le mouvement, ni le drame. Si le sujet avait un défaut, ce serait plutôt d'être trop riche. Il me semble que cette façon d'idylle devrait être traitée avec une grande recherche d'exactitude, de couleur locale, et avec une certaine grandeur. Je prends ce dernier mot au sens physique et au sens moral. Il ne faudrait pas une toile de petite dimension et il y faudrait, sans préjudice du mouvement, une certaine gravité, le sens de l'antique, du primitif. — En s'adressant au propriétaire de l'hôtel d'Evolène, on saurait avec plus d'exactitude que je ne puis vous le dire le moment juste, et en passant une semaine à Evolène, on aurait chance de voir deux ou trois de ces joûtes successives, car elles n'ont pas lieu toutes le même jour. Cela s'arrangerait fort bien avec le séjour que vous vous proposez de faire dans le val d'Anniviers. Ce serait un épisode. Il y a aussi de ces batailles chez les Anniviards, mais, sauf erreur, c'est dans le val d'Hérens qu'on y attache le plus d'importance et qu'elles ont le plus de caractère. Cela vous obligerait à aller à la montagne un peu plus tôt qu'on ne fait, en général. Mais il n'y aurait pas de mal. On y va toujours trop tard.

Vous allez me trouver bien présomptueux et un peu ridicule d'employer quatre pages à vous mettre sur la piste d'un tableau quand vous en avez déjà tant d'autres et peut-être de meilleurs dans la tête. Mais que voulez-vous ? Je vois tous nos peintres de genre passer à côté d'un sujet unique, qu'aucun autre pays ne pourrait leur offrir, sans avoir l'air de s'en douter seulement, et cela me fâche. Et c'est pourquoi je vous plaide la cause de mon tableau, sans vouloir en aucune façon vous détourner de ceux qui vous trottent par la tête. Votre idée des Anniviards délibérant sur la question de savoir s'ils veulent se soumettre aux Français, vous fournira certainement l'occasion d'étudier et de grouper dramatiquement quelques beaux types. Il y a là matière à peinture de caractère. Mais j'ai deux *mais*, qui ne valent peut-être pas la peine qu'on s'y arrête et que néanmoins je veux vous dire. Le premier est que vous allez vous enfermer dans une chambre de commune, basse, enfumée, avec des paysans en costume sombre : gare le noir ! A moins que ce ne soit sur la place publique; mais la place publique dans les villages anniviards est aussi sujette au noir. Et, en général, j'ai un peu peur pour vous de la vallée d'Anniviers. Vous me disiez, un jour que c'était une grande eau-forte que cette vallée. C'est cela : je ne connais rien en Suisse qui soit eau-forte à ce point. Est-ce bien ce qu'il vous faut pour vous aider à gravir vers la lumière ? Mon second *mais* est que votre sujet ne se rapporte à aucun épisode historique connu et s'expliquant de soi-même. Il vous faudra donner à votre tableau un long titre, combiné de manière à faire entrer trois ou quatre idées à la fois dans la tête du pauvre monde, qui a déjà tant de peine à comprendre quand on ne lui en présente qu'une. Il me semble que cet inconvénient se fera surtout sentir à Paris. Mettez ces mais au panier s'ils ne sont dignes que du panier. Rembrandt a fait un chef-d'œuvre avec cinq têtes d'échevins qui se détachent en lumière sur un de ces fonds obscurs comme il les aime. C'est le puits de l'abîme que ces fonds à la Rembrandt, mais avec quelle puissance il gravit de ces ténèbres à la lumière. Ne vous ai-je pas écrit un jour en vous faisant je ne sais plus quelle théorie dont je n'ai pas su me sortir, qu'il faut que la couleur soit de la lumière ? J'y ai bien souvent repensé cet automne à Amsterdam et à La Haye. Je ne puis pas vous dire le plaisir que j'ai eu à contempler certains tableaux de Rembrandt, entre autres un portrait de vieille, qui m'ont montré réalisée avec une puissance dont je ne soupçonnais pas la possibilité cette idée de la couleur qui est lumière. J'ai tort de parler de plaisir. Ce que j'ai ressenti était de l'émotion. Au reste, ce n'est pas seulement la couleur qui est lumière chez Rembrandt. Il arrive à tout par la lumière, au relief, au dessin, à la ligne. L'idée, le fond premier de chacun de ses tableaux est une impression, une intuition de lumière. C'est sous cette forme qu'ils ont existé dans sa pensée avant de se porter sur la toile. Là est pour lui la source intime et profonde de l'inspiration artistique. Je voudrais bien savoir comment cet homme avait les yeux bâtis. Il paraît que l'âme peut devenir œil et que l'œil peut devenir âme. Et quand je vois de savants critiques français, un Vital, par exemple, parler de lui comme d'un peintre matérialiste, qui a des sensations et qui n'a pas d'idée, qui n'a rien à dire à l'esprit, il me prend des colères qui me font dresser les cheveux sur la tête. Oh ! la sottise académique! Tenez pour certain que c'est la sottise par excellence, et que toutes les autres sont esprit en comparaison. C'est la seule à laquelle, au jugement dernier, il ne sera pas pardonné. C'est le péché contre l'esprit. Ne voient-ils donc pas que dans cette façon de sentir la lumière, l'idée et la sensation se confondent de manière à former un quelque chose qui est inexprimable et indivisible ? C'est de la volupté et c'est de l'idéal. La langue est impuissante à bien rendre cette union parfaite de deux choses contraires, parce que la langue divise toujours, et que les idées se suivent dans la parole comme les mots. S'il y a un peu de cette lumière-là chez vos Anniviards, on ne s'arrêtera pas aux inconvénients possibles dont j'ai parlé plus haut. On ne se demandera pas ce que c'est que des Anniviards, et quand et comment ils ont eu à délibérer sur la France et ses prétentions. On verra la lumière et tout sera expliqué.

Je me suis laissé aller à jaser, et si je ne mettais pas ici le point final, je ne le mettrais nulle part. Donc, un point ! Merci de votre bonne lettre. Pardonnez celle-ci... Adieu, un point !

Votre *Eug. Rambert.*

II.

Corneaux, sur Clarens, le 25 août 1886

Mon cher,

Votre lettre si intéressante, si riche, si affectueuse, est venue me trouver à Mauvoisin, dernier refuge habitable de la vallée de Bagnes, à 1800 mètres d'altitude, en pleine et grande nature alpestre. Cette circonstance, comme bien vous pouvez le croire, n'en a point diminué l'intérêt. Elle a été, au contraire, doublement la bienvenue. Je l'ai lue et relue, et l'ai immédiatement associée, ainsi que son auteur, à un projet qui s'élaborait

[1] Le peintre Burnand séjournait alors à Versailles.

dans ma tête. — Ce projet est fou, diraient la plupart de ceux à qui je me garderai de le communiquer. Je me flatte néanmoins que la folie vous paraîtra digne d'être prise en considération, non comme un obstacle, mais comme un attrait.

Mauvoisin n'est point au fond de la vallée de Bagnes; il s'en faut. Le dernier pâturage de la vallée est Chanrion — le champ rond, — à trois ou même quatre heures de marche, et à six cents mètres plus haut, soit 2400 m. et plus. Il y a plus de trente-cinq ans que je rêve de passer plusieurs jours à Chanrion, et mon projet n'est autre que l'exécution de ce rêve pour l'année prochaine [1].

De tout ce que j'ai vu dans les Alpes, Chanrion n'est peut-être pas ce qu'il y a de plus grandiose, de plus confondant pour l'imagination ; mais c'est ce qui m'enchante, me ravit et m'attire le plus, ce qui me donne au plus haut degré l'impression de la nature alpestre dans ce qu'elle peut avoir de plus poétique, ce qui me parle le plus à l'âme. Partagerez-vous ce sentiment ? Je n'en sais rien. Ces sortes d'impressions sont très complexes et très personnelles. Aussi n'essaierai-je pas de vous l'expliquer ; mais il faut pourtant que je vous dise ce qu'est Chanrion, géographiquement, pour que vous puissiez vous en faire une idée, au moins matérielle.

Chanrion est un vaste pâturage, à plusieurs étages.

L'étage inférieur a pour principal établissement un chalet situé à 2250 m. environ, en face du glacier d'Otemma — ou Hautemma — qui, tombant des hautes régions, se déploie largement au fond de la vallée. Supposez un très grand hémicycle, un immense amphithéâtre, et commencez par en remplir la grande moitié de toutes les splendeurs des cimes blanches, et de leurs cataractes de glace, s'ouvrant un chemin entre les contreforts de granit qui soutiennent les entassements supérieurs. Réservez l'autre moitié pour un pâturage très gai, très vert, très frais, une vraie prairie, avec un chalet, au centre, qui regarde le glacier comme le glacier regarde le chalet. Entre deux, dans la partie la plus basse de l'amphithéâtre, répandez le désordre des moraines, avec des eaux prisonnières, qui forment de larges flaques, presque des lacs ; et vous aurez le motif principal du tableau d'ensemble qu'offre ce Chanrion-là, Chanrion premier étage.

C'est très beau, très riche, très saisissant ; et cependant ce n'est rien. Le vrai Chanrion est Chanrion deuxième étage.

Celui-ci a pour établissement principal deux chalets blottis sous un rocher et cotés par les cartes du Club alpin à 2420 m. au-dessus de la mer. Il est moins avancé dans la vallée que le précédent, et sur une terrasse latérale, haute et bien dominante. La distance de Chanrion premier étage à Chanrion deuxième étage est d'environ une demie-heure, un peu plus à la montée, un peu moins à la descente.

Pour jouir de la scène qui se déploie sous les yeux, il suffit, au premier étage, de s'asseoir devant le chalet. Il n'en est pas de même du second. La situation de ce dernier a beaucoup de rapport avec celle de l'esplanade verdoyante où vous avez placé votre taureau dans le tableau de Lausanne, sauf qu'il faudrait la transporter, pour que l'analogie fût complète, sur l'autre versant de la vallée — rive droite. — Il faudrait aussi donner à votre esplanade plus d'étendue qu'elle n'en a nécessairement. La prairie au bord de laquelle votre taureau vient rgarder ce qui se passe dans le val pourrait n'avoir que rgarder ce qui se passe dans le val pourrait n'avoir que monde, et un petit monde très gracieusement et très richement accidenté. Elle est toute par creux et par bosses. Les bosses sont ondulées ; mais elles offrent presque toujours un côté abrupt, avec de très belles lignes de rochers qui se prolongent de l'une à l'autre et rompent l'uniformité de la verdure. Le relief de ces escarpements offre des accidents, on ne peut plus pittoresques. Quant aux creux, ce sont tantôt de petits cirques, arrondis, avec une porte ouverte d'un côté ou de l'autre, souvent du côté des glaciers, tantôt des vallécules allongées et sinueuses, plus ou moins verdoyantes, parfois très verdoyantes, souvent, dans la saison, plaquées de taches de neige. Les petits lacs n'y sont pas rares ; il y en a bien trois ou quatre, dont un assez grand, d'une physionomie très particulière. Il n'était pas bleu l'autre jour ; mais brun, presque noir, avec des reflets gris d'argent, et le vent y soulevait des petites vagues frémissantes, qui seraient bientôt devenues, sans le bord pour les arrêter, de très grosses et très méchantes vagues. Elles filaient sous le vent qui les fouettait avec la même rapidité que les vagues naissantes de la bise en avant de la jetée d'Ouchy. Cette petite colère d'enfant, là-haut, dans cette solitude, était charmante. Entre les bosses et les creux, de pelouse en pelouse, circulent les plus jolis sentiers du monde, montant peu, descendant peu, allant leur chemin sans obstacle ni fatigue.

Où est le *point de vue* au milieu de tous ces accidents ? Partout et nulle part. Il n'y en a point et il y en a cent. Le grand monde des Alpes entoure le petit monde de Chanrion, et lui sert de cadre sublime. Pour avoir le spectacle complet, il suffit d'aller sur les bosses: celle-ci est mieux placée pour le Combin ; celle-là pour la Ruinette et le Pleureur ; une troisième pour le glacier d'Otemma et le Bec d'Epicoun — en voilà un que je recommande à votre pinceau — et ainsi de suite. Si l'on préfère les échappées, on va de creux en creux, ou l'on se tient à mi-côte. Partout s'ouvrent les jours sur le monde de par delà.

Si vous étiez un clubiste, je vous dirais encore les avantages qu'offre Chanrion comme centre d'ascensions ou grandes courses. Je me borne à noter l'intérêt de quelques promenades d'une heure ou deux. Il n'en faut pas davantage pour aborder la région supérieure, pour assister aux grandes scènes de tout en haut.

Je vous suppose alléché. Si vous ne l'êtes pas, tant pis. Un homme qui a de l'œil doit voir au travers de cette aride description ; il doit comprendre ce que signifie ces bosses et ces creux, ces creux et ces bosses. Vous avez de l'œil : c'est sûr. Maintenant, une question se pose. Comment vivre là-haut ? Car il faut y vivre. Y aller de Mauvoisin pour retourner à Mauvoisin le même jour est un éreintement ; il en vaut la peine, sans doute ; mais c'est de quoi irriter le désir, et non de quoi le satisfaire.

Les chalets sont la seule ressource. Mais ces chalets valaisans, bon Dieu ! Les kangourous, le fumier, les vents-coulis ! ! Le vent y court comme dehors. Heureusement que ce dernier inconvénient, le plus grave pour mes vieux os rhumatisants, peut être évité. L'un des deux chalets supérieurs est une voûte, un tronçon de tunnel recouvert d'un toit. Cette construction n'est pas absolument rare dans le pays. Les murs en sont épais, solides, bien remplis, et l'on peut y trouver un abri réel, abri qu'on ne trouvera probablement dans aucun des autres chalets construits en la forme ordinaire... Mais les kangourous ! mais le fumier ! Le tout est de prendre son temps. J'ai été aux informations, et j'ai appris que les vaches montent à Chanrion, premier étage, à la mi-juillet ; année commune, elles ne doivent pas être avant le 20 juillet à Chanrion, deuxième étage. Il faut y aller avant, du 5 au 20. Je suppose que le maître-vacher de Chanrion-Chermontane, et autres alpages qui vont ensemble, soit un homme intelligent et complaisant, et qu'on puisse s'entendre avec lui. Cette supposition a pour elle les vraisemblances. Il s'engage à faire nettoyer à fond le chalet, à y transporter une quantité de bois fixée selon les besoins et la durée probable du séjour ; idem, du foin frais en suffisance, c'est-à-dire en abondance suffisante, car il en faut beaucoup pour qu'il y en ait assez ; on lui paye ses fournitures, les transports, et on lui donne en sus vingt ou trente francs pour sa peine et pour le loyer du chalet, et voilà un homme content ou qui doit l'être. Dans ces conditions, nous sommes au propre, ce qui est un item, et, je crois, à l'abri de tout kangourou. Le reste est affaire d'industrie. Vous rappelez-vous les vers du vieil arolle :

Le précipice est ma patrie.
Il suffit d'un peu d'industrie,
Pour s'y loger.

On met en pratique cette théorie. On charge trois ou s'il le faut quatre mulets, à Lourtier, dernier village de la vallée, de provisions de bouche — sans oublier le boire — des ustensiles, couvertures et bagages nécessaires ; on prend avec soi un montagnard destiné à servir à la fois de guide et de domestique, de *factotum*, et en route ! — J'ai fait quelques essais de compte, et j'ai trouvé que pour trois ou quatre personnes, et pour dix ou quinze jours, le coût total ne doit guère dépasser celui d'un séjour dans un des hôtels de ces vallées à raison de 6 fr. par jour, sans le vin. Ce n'est donc pas irréalisable.

Mon intention, si rien ne vient à la traverse, disons mon rêve, serait de m'établir là-haut avec ma femme et mon fils. Ce dernier ne pourrait probablement pas faire tout le séjour en ce temps d'examens ; il ferait ce qu'il pourrait. Je voudrais, en outre, pour augmenter et varier les ressources de toute nature, ressources d'esprit, de gaîté, de société, de bourse aussi, y convier comme qui dirait deux amis, de manière à faire un total de quatre ou cinq personnes, sans le montagnard. J'y songeais quand votre lettre m'est parvenue. Aussitôt la lumière a brillé à mes yeux. L'ami à convier, c'est Eugène Burnand.

Cette bonne lettre me parle beaucoup de peinture alpestre. Croyez bien, mon cher, que je n'ai pas la moindre intention de vous engager dans une voie pareille. J'en sais trop les difficultés, et je respecte trop la liberté du talent. Mais je ne pense pas qu'on courre aucun risque en pratiquant le précepte évangélique : « Eprouvez toutes choses et retenez ce qui est bon ». — Or, vous auriez là, selon moi, la meilleure de toutes les occasions possibles, une occasion vraiment unique, *d'éprouver* la nature alpestre, de l'éprouver en artiste, une occasion dépassant *de beaucoup*, par une réunion d'avantages impossibles à rencontrer ailleurs, tout ce que vous avez vu jusqu'à présent : c'est du moins mon sentiment très clair, très net, appuyé d'une longue expérience. Peut-être en peintre animalier — je n'aime pas ce vilain mot — vous effraierez-vous de la solitude où j'ai l'air de vouloir vous plonger. Quittez ce souci, vous auriez, à demi-heure de distance, l'un des plus beaux troupeaux du Valais, 200 bêtes à cornes, sans compter une douzaine de vachers, parmi lesquels des types superbes. Vous auriez aussi la chance de retrouver, à Chanrion, et sous une forme non moins pittoresque, le motif dont je vous avais parlé jadis et qui paraissait vous avoir tenté : le bain du troupeau ! Vous le voyez, mon cher, ma folie est grande ; elle l'est d'autant plus que je la prends très au sérieux.

L'âge arrive, il est là déjà, et je voudrais m'accorder cette suprême jouissance, sans doute l'une des dernières [1]. Je crois la chose encore possible « avec un peu d'industrie », et je vais, Dieu aidant, la préparer par la réflexion pendant la morte saison où nous allons entrer. Ce sera mon rêve de l'hiver, avec échéance au 5 juillet prochain.

Je vous en parle bien longtemps d'avance ; mais un projet pareil a besoin d'être mûri ; il ne peut réussir qu'à la condition qu'on lui subordonne beaucoup de choses et que, d'avance, on écarte les obstacles qui pourraient le compromettre.

...Voilà de longues pages, et je ne vous ai rien dit de tout ce dont me parle votre lettre, ni de votre tableau qui est à Berne, ni de Léo-Paul Robert, ni de rien autre. J'ai fait trop long déjà, et je m'arrête ici. Ne vous verrais-je pas cet automne ? Si le temps n'est pas trop mauvais, nous passerons à Corneaux la plus grande partie de septembre. Corneaux est bien loin de Moudon ; mais quelque bonne fortune peut nous rapprocher. Je ne cesse pas de l'espérer.

Votre tout dévoué *Eug. Rambert.*

[1] La lettre est datée du 25 août 1886. Rambert mourait brusquement le 21 novembre de la même année. Et plus d'une œuvre avec lui.

[1] Trois mois après avoir écrit ces lignes, Rambert vivait sa « longue nuit ».

Eugène Rambert et la littérature française

Nous avons reçu de M. Sensine une aimable lettre demandant de faire paraître la notice ci-dessous, parue en 1908, donc il y a trente-deux ans

EUGENE RAMBERT

Né à Clarens en 1830, mort à Lausanne en 1886.

Presque inconnu en France, où des auteurs suisses de bien moindre valeur ont cependant une renommée assez grande, Eugène Rambert est considéré dans la Suisse française comme un des meilleurs écrivains nationaux. A notre avis, il est, littérairement, l'écrivain national par excellence, avant Vinet lui-même, car ce dernier est plus philosophe que littérateur. Poète de talent, critique profond et solide, c'est surtout comme descripteur de la nature que Rambert mérite d'être placé au premier rang.

Son chef-d'œuvre, les *Alpes Suisses*, est un des plus beaux ouvrages de description pittoresque qui aient été écrits en français. « La Suisse, dit Elisée Reclus, est devenue comme une terre commune pour tous ceux dont le cœur bat d'émotion à la vue des grands spectacles de la nature ; il semble qu'une existence est incomplète lorsqu'il lui manque la joie d'un voyage dans les grandes Alpes ». Pour juger Rambert, il faut se rappeler cette phrase ; on comprendra alors l'importance de cet écrivain, sympathique entre tous, qui sut combiner l'esprit d'observation du savant, l'enthousiasme et l'imagination du poète, pour élever à sa patrie un monument littéraire digne de la superbe nature qu'il a célébrée. Quand la critique française connaîtra le grand écrivain vaudois, elle ratifiera certainement le jugement que nous émettons ici comme un faible témoignage de notre vive admiration.

Henri Sensine.

Extrait de la **Chrestomathie française du XIXe siècle (Prosateurs)**, 1er édition 1898.

Retour à la terre.

Mon père, le premier, en fit l'expérience.
Lorsque, pendant vingt ans, sans trève ni repos,
Il eut autour de lui semé bonne science,
Se sentant jeune encore, et robuste et dispos,
Il lui prit un désir immense, irrésistible,
De retourner aux champs, à la bêche, au fossoir,
De remuer la terre et la passer au crible,
De fouler la vendange et charger le pressoir.
Parfois, en expliquant un devoir à l'élève,
Ou, le thème fini, tout en le corrigeant,
Devant ses yeux troublés il passait comme un rêve,
Rêve du vigneron caché sous le régent.
Voir les sarments pleurer lorsque la sève monte,
Respirer le parfum de leurs grappes en fleurs,
Des promesses de l'an cent fois faire le compte,
Appeler de ses vœux la pluie ou les chaleurs,
Interroger le ciel, et, la saison venue,
De ce qui pend au cep savoir se contenter,
Travailler au grand air, en sabots, tête nue,
Fossoyer, effeuiller, arracher, replanter,
Tourner et retourner dans le cercle rustique,
Etre reconnaissant du ciel gris, du ciel bleu,
Avoir entre les dents un refrain de cantique
Qu'en bêchant on fredonne à la gloire de Dieu :
Voilà, voilà la vie heureuse et salutaire,
Ainsi que la nature uniforme en son cours,
Le paisible idéal, l'idylle héréditaire
Que mon père longtemps rêva pour ses vieux jours.

* * *

Béni soit le Seigneur, maître des destinées !...
O père vénéré, ton vœu s'est accompli.
Tu n'avais point plié sous le faix des années,
Quand, la bêche à la main, ta vieillesse a fleuri.
La terre à labourer ne te fut point trop dure.
Ce fut ta récompense et ton dernier bonheur
Qu'aux ceps que tu plantas tu vis la grappe mûre...
Au nom de tes enfants, béni soit le Seigneur !